

Au sujet de deux cartes linguistiques du Congo belge

PAR

G. HULSTAERT, M. S. G.

MEMBRE ASSOCIÉ DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

MEMBRE DE LA COMMISSION DE LINGUISTIQUE AFRICAINE.

Au sujet de
deux cartes linguistiques
du Congo belge

152

Mémoire présenté à la séance du 21 juin 1954.

Mémoire présenté à la Commission de l'Enseignement
Membre de la Commission de l'Enseignement

Au sujet de deux cartes linguistiques du Congo belge

Considérations générales.

Le R. P. Dr G. VAN BULCK, S. J., a publié récemment, dans un fascicule des *Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge* (Section des Sciences morales et politiques, T. XXV, fasc. 2, 1952) une comparaison entre « Les deux cartes linguistiques du Congo belge ». Cet examen comparatif veut être en même temps une mise au point de nos connaissances actuelles qui ont fait un énorme progrès par la récente mission linguistique bantoue-soudanaise, à laquelle le P. VAN BULCK a pris une part prépondérante. Cette brochure permet donc de déjà prendre connaissance des résultats de cette enquête pour ce qui regarde le Congo belge. Elle vise encore à critiquer et à rectifier certaines positions que nous avons cru devoir adopter dans notre brochure « Carte linguistique du Congo belge ».

Tout cela ne peut être que très utile à éclaircir les positions, à réduire les divergences et (ce qui est le plus important) à obtenir une vue plus complète de la réalité. Ce sont ces mêmes motifs qui nous incitent à reprendre la question à notre tour.

Or, malgré les progrès accomplis par la mission du P. VAN BULCK, et malgré les compléments d'information apportés par sa brochure, il reste des divergences qui, dans notre opinion, devraient être réduites avant de pouvoir procéder à l'édition de la carte linguistique officielle.

Nous nous proposons donc d'exposer les points où nous nous rangeons à l'avis du P. VAN BULCK et ceux où

nous continuons à nous en séparer. Nous espérons que cet exposé facilitera la synthèse définitive.

Les causes des divergences entre les deux cartes ont été énumérées et expliquées abondamment dans les deux brochures. Elles peuvent être ramenées à deux :

1) Divergence entre les positions adoptées, les points de vue des deux cartes ;

2) Différence entre les sources et la documentation. C'est surtout la première qui importe et qui, par conséquent, mérite qu'on s'y arrête spécialement.

Position adoptée.

Les deux points de vue sont ainsi décrits par le P. VAN BULCK (p. 5) :

« La première carte linguistique (la sienne) veut rendre dans sa présentation non seulement le tableau actuel, mais y englober les données que lui a fournies l'examen historique diachronique, tandis que la seconde (la mienne) se limite à la présentation de l'aspect linguistique actuel... La première mentionne les langues du substrat, tant qu'elles survivent, même si elles sont en voie de complète extinction. Dans ce cas, la seconde ne les indique guère ».

On doit ajouter ici que la seconde carte néglige également de nombreuses petites enclaves.

L'avantage de notre position (présenter une vue claire) a comme contrepartie une diminution de l'image de la réalité totale, plus complexe.

Les deux points de vue sont-ils conciliables ? Oui et non. Non, si l'on cherche un compromis qui en ferait une sorte d'opinion hybride. Oui, si l'on comprend que les deux points de vue sont deux faces de la même réalité vue sous des angles différents : l'aspect historique et l'aspect actuel. Les deux points de vue peuvent se concilier en ce sens qu'ils sont tous deux légitimes. Leur coexistence est donc possible, voire nécessaire, pour la vision totale de la réalité.

Seulement il est extrêmement difficile de présenter la situation diachronique sur une *seule* carte, surtout si celle-ci doit rester *réduite*, pour des motifs techniques ou financiers. Dans ces cas, la présentation ne peut donner, tout au plus, qu'une vue générale. Si elle serre la réalité de plus près, ce n'est qu'à un seul point de vue. A un autre point de vue, elle s'en éloigne. Elle signale l'évolution, indiquant le parler en recul en même temps que la langue conquérante. Mais indique-t-elle laquelle des deux est la conquérante, et dans quelle proportion ? Si l'on veut faire cela, on embrouillera forcément la présentation ; à moins de se servir d'une carte à grande échelle limitée à une petite région.

Prenons le cas typique des Bayeke ⁽¹⁾ du Katanga. Le P. VAN BULCK colore d'une façon spéciale deux territoires et explique qu'il s'agit de la langue des Bayeke ou Kiyeké. En examinant la carte, on pense naturellement que sur l'étendue de ces territoires il est parlé une langue différente de celle des Basanga environnants. Ma carte, d'autre part, colore ce territoire de la même façon que les Basanga. Et le texte dit que c'est parce qu'on n'y parle que le Kisanga, et que le Kiyeké n'y est plus connu (et rarement employé) que par quelques unités. On nous dit que c'est là une présentation moins exacte de la réalité linguistique : puisque le Kiyeké n'est pas entièrement mort, il faut encore le conserver sur la carte. Même au détriment du Kisanga, parlé par toute la population (les quelques unités Bayeke incluses...). D'où la conséquence ahurissante que dans la concurrence de deux langues sur la même surface géographique, il faudrait omettre de la carte la plus grande, la plus vivante, la conquérante, celle qu'on entend tous les jours, pour céder la place à la petite, connue uniquement par quel-

(1) Sur les signes typographiques spéciaux en usage dans le présent mémoire, voir A. BURSENS, Notice sur les signes typographiques à utiliser dans la linguistique congolaise (*Bull. de l'I. R. C. B.*, XXI, 1950, pp. 621-640).

ques individus, qui ne l'emploient pratiquement plus. Et cette position serait la plus exacte, la plus conforme à la réalité... Que la même carte indique (si possible...) les deux langues, chacune dans sa position effective, d'accord ! Mais non pour la solution préconisée par le P. VAN BULCK. Les deux positions manquent à la réalité totale parce que celle-ci, à notre avis, ne peut être convenablement marquée sur une carte unique et réduite. Pour un manque à la réalité de part et d'autre, nous estimons qu'il est beaucoup moindre dans notre solution, qui a encore l'avantage de se ranger avec la réalité future (aussi historique, croyons-nous, que celle du passé...) et de favoriser la clarté de l'aperçu.

Un argument pour la position du P. VAN BULCK est que les substrats sont marqués sur sa carte, ce qui est sans contredit une donnée fort utile. Car ces substrats expliquent plus d'un phénomène qui sinon resterait obscur. Mais, de nouveau, c'est là un point de vue qui nous paraît devoir rester étranger à l'établissement d'une carte indiquant la réalité linguistique présente. D'autre part, dans le cas des Bayeke, il est plutôt question d'un « superstrat », puisqu'il s'agit de conquérants relativement récents, et que c'est la langue du « substrat » qui a repris le dessus (si elle l'avait même jamais perdu...). Nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur cette question de fait.

Prenons un autre cas : celui de villes modernes. Là habitent, en permanence, des indigènes venus de diverses tribus, parlant des langues variées. Ils sont, sans aucun doute, mélangés, mais il existe dans toutes ces cités des groupes plus ou moins nombreux et plus ou moins compacts continuant d'utiliser leur langue maternelle. De toute façon, beaucoup de groupes sont bien plus nombreux que les Bayeke de Bunkeya et emploient leur langue d'une façon normale entre eux. Songeons à Léopoldville avec ses Baluba, ses Batetélé, ses M'ongo, ses Bayaka, etc. (nous omettons les Bakongo parce

qu'ils sont pour ainsi dire chez eux). Si l'on voulait adopter la position du P. VAN BULCK, il faudrait les indiquer à Léopoldville. On devrait faire de même dans un nombre d'autres centres. Ce que nous ne constatons pas avoir été fait par l'auteur. Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici de faits modernes, le substrat continuant d'exister. Le cas Bayeké est récent lui aussi, et de part et d'autre il s'agit de conquérants, les uns militaires, les autres pacifiques.

Enclaves.

Une autre divergence entre les deux points de vue est celle déjà mentionnée plus d'une fois ci-dessus : la clarté de vue de l'ensemble. Ceci est évidemment avant tout une question de technique. Jusqu'à quel point la réalité, souvent complexe, doit-elle céder aux nécessités de la présentation ? Il est évident que s'il est possible de présenter la réalité totale dans toute sa complexité, il ne faut pas hésiter à le faire. Mais si les moyens techniques font défaut, ou si, en voulant mettre tous les personnages sur la photographie, on ne reconnaît plus personne, que faire ? Sacrifier une partie de la réalité, ou la diminuer dans un autre sens, en rendant impossible sa perception par ceux à qui l'on s'adresse ? Or, il nous semble qu'une carte réduite comme celle sur laquelle nous avons dû travailler, ne permet pas de respecter la réalité totale. On n'y peut indiquer tous les parlars du Congo, avec inclusion des plus petits, sans embrouiller le tout et, du point de vue de la présentation minutieusement exacte de la réalité, sans y faire une nouvelle entorse, dans un autre sens, tout comme dans le cas des langues en voie d'extinction. En effet, on sera obligé d'attribuer à ces petites langues, à ces enclaves de deux ou quatre villages, un territoire beaucoup plus étendu que celui qu'elles occupent de fait, et par conséquent

de présenter une vue disproportionnée, donc faisant également accroc à la réalité. Ce sera comme si sur une carte hydrographique, on voulait dessiner tous les cours d'eau : personne ne saurait plus utiliser pareille carte et il faudrait à un nombre considérable de ces ruisseaux donner des longueurs et des épaisseurs en complet désaccord avec leurs dimensions réelles.

Si donc on voulait indiquer cartographiquement tous les détails (dont l'importance scientifique n'est pas pour autant révoquée en doute), il faudrait des cartes très grandes, ou des cartes en plusieurs pièces ; ce qu'aucun des deux auteurs n'a pu avoir. De part et d'autre, nous nous trouvons donc devant une réalité incomplète ; mais elle n'est pas la moindre du côté qui veut indiquer tous les détails, en étendant démesurément les petits territoires au détriment des voisins qu'on amoindrit d'autant.

Comment, par exemple, présenter d'une façon précise les diverses agglomérations pygmoïdes de la Cuvette centrale, ou les minuscules enclaves du Nord-Est, ou encore la situation très complexe de la Lulua ? L'échelle adoptée pour la carte ne le permet nullement.

Il y a une deuxième raison, pratique encore, pour notre point de vue. Il existe une tendance très forte à présenter la situation linguistique du Congo comme très compliquée et le nombre des langues comme vraiment exagéré. Cette opinion donne dans certains milieux un semblant de logique au mépris pour les langues autochtones et un argument facile pour les combattre. Le point de vue que nous avons essayé de légitimer sert donc encore indirectement la cause d'une attitude plus objective (et plus humaine) à l'égard d'une des plus grandes valeurs indigènes.

Ce n'est donc pas par opposition systématique à l'indication des enclaves que celles-ci ont été fréquemment omises, mais pour les motifs que nous venons d'exposer une fois de plus. Le fait est que nous en avons

indiqué plusieurs sur la carte, comme dans le texte. Mais parmi celles citées par le P. VAN BULCK nous ne considérons pas comme enclaves les Bambágáni et les Báketé, les parlers de la Ngiri, pas plus que, p. ex., les Bakongo ou les Bobangi... Et si l'on veut dire que les Mbae forment une enclave, on doit dire la même chose des Barumbi ; mais alors, on joue sur les mots. Si nous avons marqué les enclaves Ngombe, Furu, Mondunga, etc., ce n'est pas parce que « nous nous trouvons en possession de documentation linguistique », mais parce qu'elles ne nous semblaient pas trop nuire à la clarté (1).

Et nous nous inscrivons en faux contre la conclusion du P. VAN BULCK. Nous ne voyons nullement qu'elle découle de notre position ; et nous estimons abusif de conclure que si nous n'avons « pas tenu compte ici des langues du substrat, ce n'est pas par principe, mais plutôt parce qu'au Katanga aucune enquête linguistique méthodique n'a eu lieu et que dès lors la documentation fait défaut ». Au contraire, nous avons affirmé que nous ne voulons pas donner les langues de substrat, mais présenter la situation *actuelle* en la tournant, en cas de doute, vers l'avenir plutôt que vers le passé. Il n'y a pour toutes ces « enclaves », réelles ou apparentes, pas de langue de couverture, et donc pas de question de langue de substrat, dans le sens que lui donne l'auteur dans ces contextes. Si, comme le P. VAN BULCK le prétend, il n'existe, pour le Katanga, aucune documentation linguistique, comment peut-il affirmer l'existence des nombreuses « enclaves » marquées sur sa carte ? Si elles ont été négligées par nous, c'est qu'à notre avis, elles n'existent simplement pas, comme nous le redirons plus loin.

(1) Les Mondunga près de Lisala avaient d'abord été omis de la carte par souci précisément de clarté ; leur territoire est très petit. Ils ont ensuite été ajoutés sur la demande insistante de mes confrères de l'Institut.

Classification.

Comme on s'en aperçoit au premier coup d'œil, la classification adoptée pour notre « Carte linguistique » est géographique. Mais dans cet ordre géographique, il est tenu compte des affinités linguistiques. En d'autres mots, nous avons visé à obtenir, dans la mesure du possible, des blocs continus ou du moins très voisins. Heureusement, les deux points de vue sont, au Congo, rarement divergents.

Par exemple, nous avons étendu le bloc de la Cuvette centrale jusqu'au Kasai, pour y englober la langue des Bakuba, que nous estimons y appartenir.

Les deux cartes linguistiques suivent, au fond, le même système. La différence se trouve, nous dit l'auteur, en ce que notre classification est à base géographique, tandis que la sienne est à base linguistique génétique. Malgré cela, « la division en sous-groupes est sensiblement la même ». Ce qui prouve que les différences ne sont que dans les détails d'application. Ce n'est qu'en subdivisant que nous nous sommes abstenu d'un essai de classification ultérieure. Heureusement, de nouveaux documents ont pu être réunis entretemps, surtout grâce au P. VAN BULCK lui-même, ce qui permet un grand pas en avant dans la classification des langues congolaises. Et la nouvelle brochure du linguiste nous en donne déjà les premiers résultats.

Le grand travail qui doit encore être fait est la publication des documents sur lesquels se base la classification et la discussion de la valeur respective des éléments utilisés pour la comparaison.

Cette comparaison doit être tant qualitative que quantitative. C'est sans doute ce que veut dire le P. DE BOECK :

« Il faudrait alors auparavant exposer les critères sur lesquels on s'est basé pour faire ce travail, et ceci pour chaque groupement en particulier. » (*Zaire*, VII, 4, p. 424).

Et à ce propos, il cite l'exemple des Dǒkǒ que nous avons rangés avec les Ngombe et que lui-même et le P. VAN BULCK font rentrer dans le groupe des « Rive-rains ». Puis il ajoute :

« Au fond, toutes ces classifications sont forcément prématurées, parce qu'elles ne se basent que sur quelques faits ».

C'est précisément le point central du débat. Quels sont les faits à utiliser et quelle est la quantité requise ? Quelle est leur valeur respective ? Rien ne peut être avancé ici *a priori*. Ce n'est qu'en explorant qu'on trouvera le chemin. Il ne faut donc pas demander aux chercheurs qu'ils attendent d'avoir résolu cette question fondamentale, car on n'aboutirait nulle part. C'est en trébuchant qu'on avancera ; c'est de chute en chute qu'on arrivera à destination. (On voit par là, soit dit en passant, combien ignorants des problèmes linguistiques sont ceux qui s'étonnent de l'incertitude qui règne encore dans ce domaine, ou qui se scandalisent des discussions qui en sont la suite inévitable, comme elles sont aussi la rançon du progrès).

Mais qu'on tâche entretemps de réunir pour chaque parler le plus grand nombre de données possibles, tant lexicographiques que grammaticales. La classification n'en deviendra sans doute pas plus aisée (comme nous aurons l'occasion de le rappeler encore plus loin en parlant des dialectes Móngǒ), mais elle en deviendra certainement moins précaire. Il ne sera sans doute pas possible d'arriver à une description complète de tous les parlers congolais, vu les conditions sociales actuelles ; mais la documentation devrait devenir beaucoup plus ample qu'elle n'est à présent.

Illustrons ceci par un exemple. Le P. L. DE BOECK a étudié très spécialement les dialectes de la région de Nouvelle-Anvers et de la Ngiri, dialectes qu'il nomme « parlers Bangala ». Il en a donné un aperçu dans le *Bull.*

des Séances de l'I. R. C. B., 1948, p. 486. Dans *Aequatoria*, XII, 1949, p. 89, il a dressé la carte des isoglosses et isophones. L'enquête géographique a été menée avec une soixantaine de mots choisis intentionnellement. De cette carte se dégage une impression assez étrange : le faisceau des isoglosses entre les langues soudanaises et les langues bantoues n'est pas beaucoup plus épais que celui qui sépare deux langues bantoues. Voici d'ailleurs quelques chiffres empruntés à l'article cité :

Entre les langues bantoues et les soudanaises : 55 et 50 différences. Ensuite, dans la famille bantoue, le nombre le plus grand est : 46 différences, entre les Ngombé et certains parlers de la Ngiri. On le voit, ce n'est pas très inférieur. Après avoir écarté les Ndolo et les Bolo-ndo, un peu particuliers, nous en venons aux autres « parlers Bangala », qui présentent entre eux des faisceaux formés de 39, 37, 36, 35, etc. différences, en diminuant progressivement.

On le voit, les différences entre les dialectes d'un même groupe à l'intérieur d'une section déterminée des langues bantoues sont presque aussi considérables que celles observées entre groupes et ne s'écartent pas énormément de la quantité séparant deux familles linguistiques. Le P. DE BOECK attire lui-même l'attention sur la largeur de ces failles. Il croit pouvoir attribuer ce phénomène à l'absence de foyers de rayonnement culturel, et pense donc qu'une situation pareille se retrouvera un peu partout au Congo ⁽¹⁾. Nous en concluons plutôt qu'il faut une documentation plus abondante pour permettre la comparaison.

Classification géographique et groupes génétiques.

A nos groupes « géographiques », le P. VAN BULCK oppose ses « sections, c.-à.-d. groupes linguistiques géné-

(1) Notre propre expérience avec les Môngo ne confirme pas cette supposition.

tiques ». Comme il n'a pas expliqué ce terme, voyons par les faits ce qu'il entend par là. Rappelons encore une fois que dans les grandes lignes les deux classifications se ressemblent au niveau des sous-groupes.

Nous constatons d'abord que le P. VAN BULCK emploie lui aussi des termes géographiques.

Ensuite, à la p. 57, il est question de phénomènes d'emprunt et d'osmose par opposition avec la parenté génétique. Il ne peut faire aucun doute que cette distinction est importante. Et dans de nombreux cas, il est relativement facile de reconnaître la différence. Mais en dehors des éléments manifestement récents non assimilés par la langue, qui témoignent donc de l'emprunt, comment peut-on, en l'absence de documents historiques, comme c'est le cas en Afrique centrale, déterminer ce qui est « original » et ce qui est « emprunté » ? Sur quoi, par exemple, s'appuie-t-on pour affirmer que les affinités que nous avons reconnues entre les « Riverains » et les Môngo seraient basées sur un phénomène d'emprunt et d'osmose ? Et pourquoi l'affinité reconnue par lui avec les Dõko serait-elle plus génétique ? Pourquoi le voisinage beaucoup plus immédiat ne jouerait-il pas dans ce cas ? Et, sans doute, les grandes ressemblances relevées par l'ethnographie comparative entre Môngo et « Bangála » s'expliquent-elles également par l'osmose ?

Après ces remarques, regardons la carte annexée au volume des *Recherches linguistiques* (sigle R. L.) ⁽¹⁾.

Prenons la section de la Côte occidentale, spécialité du P. VAN BULCK. Elle est coloriée en vert. Il s'agit du groupe Kikongo. Si l'on se réfère ensuite au texte des R. L., on constate que ce territoire vert comprend :

1^o Une partie de la Section D : Bantous du centre septentrionaux, Groupe I : Vieux-Bantous, sous-groupes

(1) VAN BULCK, G., S. J. : Les recherches linguistiques au Congo belge (*Mémoires de l'I.R.C.B.*, Coll. in-8°, Sect. des Sciences mor. et pol., XVI, 1948).

5, 6, 7 et 8 [tandis que les sous-groupes 1, 3 et 4 (du Katanga) ont reçu une autre coloration] ; le sous-groupe 2 étant coloré comme la section B : Bantous du Nord-Est, Groupe I (l'explication donnée dans le texte ne satisfait point) ; quant au Groupe II, celui des Jeunes-Bantous, sous-groupe du Lualaba (les deux premiers sous-groupes se trouvant en Rhodésie) qui comprend les Baluba, les B. Luluwa, les Basonge et les B. Kanyoko, chacun d'eux a reçu sa coloration propre ; ce qui fait 6 colorations pour cette section D.

2^o Une partie de la section E : Bantous du Centre occidentaux, Groupe I : Vieux-Bantous, 1^{er} sous-groupe (du Kwango) comprenant les Bayaka, les Bapende, les Tuminungu, etc. Le sous-groupe du Kasai (Tutšokwe) a reçu une autre coloration, qu'il partage avec le Groupe II, Jeunes-Bantous : Aluunda.

Portons-nous à l'Est de la Colonie. La Section des Bantous du Nord-Est est divisée également en deux Groupes : Vieux-Bantous et Jeunes-Bantous. On penserait que cette division se retrouve sur la carte. Ce n'est de nouveau vrai qu'en partie. Une des deux colorations employées pour cette section groupe les Vieux-Bantous, plus le 2^e sous-groupe du Groupe des Vieux-Bantous de la Section D (que nous venons de voir ci-dessus). Le groupe II a une coloration uniforme (que les Banyanga y soient rangés au lieu d'être groupés avec le Kilega est une autre question ; la position a d'ailleurs été rectifiée dans la nouvelle brochure).

Une situation semblable se retrouve pour les Môngo. Mais nous réservons pour plus loin l'examen détaillé de ce groupe.

La première impression qui se dégage de la lecture des *R. L.* et de la confrontation du texte avec la carte annexée est bien que la base de la classification est avant tout ethnique. Puis on pense que les divergences entre le texte et la carte sont dues à des facteurs linguistiques

qui auraient modifié la coloration. Mais nous ne trouvons pas l'explication de cette inconsistance entre le texte et la carte.

La grande ligne qui persiste cependant comme base de la classification reste bien l'ethnographie. Toujours reviennent les termes Jeunes-Bantous, Vieux-Bantous, à côté de termes et de groupements géographiques, avec parfois quelques termes indiquant la direction des migrations. La lecture attentive du texte renforce la première impression. Il est surtout question d'histoire, de migrations, d'affinités ethniques.

Pour un nombre de groupes, le P. VAN BULCK a même nettement suivi des ethnographes qui n'ont aucune connaissance des questions linguistiques en général ni des langues des populations étudiées en particulier. Cela est spécialement frappant pour les Môngo dont le cadre a été fourni par VAN DER KERKEN, et pour le Katanga, où le guide est VERHULPEN.

Pour tous ces cas, on ne peut vraiment se défaire de l'impression que l'auteur s'est basé sur des critères ethniques.

Il ne peut y avoir de doute que si cet ouvrage rend de grands services aux ethnologues comme aux linguistes, ces derniers y perdent grandement. Et qu'il eût été préférable, comme le remarque le P. HEIJBOER dans sa recension (*Aequatoria*, XVI, 1, p. 33), de se tenir uniquement à la question des langues. Ce n'est donc nullement une impression personnelle que nous venons de communiquer. La même note se retrouve dans la critique du P. LE BOURDONNEC dans *Lovania*, pour ce qui regarde le Katanga (nous y reviendrons plus loin).

Que le P. VAN BULCK ne s'étonne donc pas qu'on lui reproche de mêler à une classification linguistique des données ethniques (Les deux cartes..., p. 12). On lui reproche même davantage : de baser sa classification (du moins en partie) sur des données ethniques, comme nous venons de le voir.

Nomenclature.

La question de la nomenclature à employer pour les langues (comme pour les tribus) africaines n'était malheureusement pas encore mise au point. Nous aurions préféré mettre les noms des langues, tels qu'ils sont employés par les tribus en question. Mais personne n'aurait admis cette solution et comme un ouvrage pareil est destiné au public, il fallait bien en tenir compte. D'autre part, le système d'écrire les noms sans préfixe, bien que recommandé par l'Institut International Africain de Londres et déjà adopté sur une vaste échelle, ne nous satisfaisait pas complètement, parce qu'il ne tient pas suffisamment compte des indigènes et du génie de leurs langues (bien que j'avoue qu'une solution satisfaisant tous les points de vue soit, ici comme souvent dans la vie, impossible). Pour contourner la difficulté nous avons donc simplement indiqué sur la carte les noms des tribus. Ils sont plus généralement connus que les noms des langues, surtout lorsqu'il s'agit de groupements plus petits. Ceci avait une importance spéciale dans une étude où il est fréquemment question de dialectes. Sinon, nous aurions dû employer un système mixte comme l'a fait le P. VAN BULCK dans ses *R. L.* en donnant tantôt les noms des tribus, tantôt ceux des langues.

* * *

Après ces considérations plus générales, venons-en à l'examen des divers groupes et des langues particulières. Nous suivrons l'ordre adopté par le P. VAN BULCK.

Langues non bantoues.

La connaissance de ces langues et de leurs affinités a fait des progrès énormes grâce à la Mission d'études du P. VAN BULCK. Tous les linguistes attendent avec impatience la publication des résultats de l'enquête. Entretemps, il est heureux que notre brochure a incité le linguiste à déjà nous donner un premier fruit de ses travaux. Depuis, la langue des Mondunga a fait l'objet d'une publication qui n'est pas volumineuse, il est vrai, mais qui donne cependant une fort bonne vue de cette langue et de ses affinités.

Nous prenons bonne note des rectifications rendues possibles par l'enquête de l'expédition bantou-soudan.

Nous voudrions cependant revenir sur le cas des *Abasiri* que le P. VAN BULCK assimile aux Séle du Soudan et aux Siri de l'Oubangui français. Sur la foi du P. V. H. VANDEN PLAS, dans *La Langue des Azande*, vol. I, 1921, p. 16 et de témoignages directs de missionnaires sur place, nous n'avions plus marqué leur langue, puisque « la jeune génération... se zandéise de plus en plus », bien que ces informateurs confirment le P. VANDEN PLAS sur la survivance du parler ancestral.

Quant aux *Abangwinda* ou *Abangbinda*, nous avions agi de même, conformément à notre position générale et sur la foi des mêmes témoignages :

« La langue de la tribu primitive n'est pas entièrement oubliée, quoique très peu usitée et en voie de complète disparition » (VANDEN PLAS, *op. cit.*, p. 17).

Pour ce qui est de l'*Ubangi*, il est intéressant de constater combien l'enquête a confirmé les résultats auxquels étaient déjà arrivés les missionnaires capucins locaux, surtout le P. MORTIER. Le Gbeya et le Sango n'ont pas été spécialement cités par nous, étant selon

nous deux dialectes *Ngbandi*, comme cela se voit d'ailleurs à la p. 48 de notre brochure (nous n'avons d'ailleurs pas cru nécessaire d'indiquer *tous* les dialectes congolais, ce qui, évidemment, nous aurait mené trop loin dans un exposé qui voulait avant tout présenter un aperçu général).

Nous constatons avec plaisir que les *Mabisanga* ont été maintenus dans le groupe des langues non bantoues, quoique ce groupe soit de souche bantoue. Par contre, il paraît étrange que la langue des *Mangbele* (appelée par les derniers survivants : *ligbée*) est signalée parmi le groupe *mægye* avec les mangbetuisés et en même temps classée (à la p. 60, n° 601) avec les Bantous de la section du Nord, où se groupe leur langue ancestrale encore connue de quelques notables. Cette dernière solution est seule conforme à sa position de principe générale, et c'est elle qui se trouve indiquée sur la carte des *R. L.*

Langues bantoues.

Le P. VAN BULCK commence en donnant un aperçu de l'état de nos connaissances du groupe *Môngo* de la Cuvette congolaise. Mais comme l'examen de ce groupe est repris vers la fin de la brochure, nous réservons pour cet endroit nos considérations sur cet exposé et nos remarques au sujet de la classification.

Groupe occidental.

Sur le groupe occidental nous n'avons rien de spécial à remarquer. Une partie de ce groupe a été étudiée personnellement par le P. VAN BULCK ; sur une autre fraction, les études sont en cours. Concernant l'extension de l'*Itêke*, il reste des points douteux qui ne pourraient être résolus que par de nouvelles recherches.

Section de la côte occidentale.

Nous ne pouvons que nous réjouir des progrès accomplis dans la connaissance de cette région singulièrement compliquée et nous attendons avec impatience la publication de la documentation réunie tant par le P. SWARTENBROECKX que par le P. VAN BULCK lui-même.

Le petit groupe de *Tuminungu* de la Haute Lulua a conservé sa langue propre, selon l'information des missionnaires situés sur place.

Notons encore une fois que toute notre connaissance sur les régions que nous n'avons pas travaillées nous-même repose soit sur les publications de spécialistes, soit sur des informations dues à la bienveillance de missionnaires sur place. Cette assistance a été particulièrement précieuse pour les langues sur lesquelles il n'existe aucune documentation publiée. Il nous paraît regrettable que le P. VAN BULCK n'a pas fait un usage plus large de cette précieuse source de renseignements. Ce qui lui aurait fait éviter certaines erreurs commises sur la foi d'ouvrages ethnographiques, écrits par des auteurs connaissant sans aucun doute leur sujet, mais (ce n'est un secret pour personne) absolument ignorants des langues.

Section centrale Nord.

La remarque que nous venons de faire s'applique d'une façon toute particulière à cette section, où la différence entre les deux cartes apparaît le plus nettement.

Nous ne devons pas revenir sur la question du point de vue adopté par les deux auteurs, et que nous avons exposée longuement au début de cette note.

A. KATANGA.

C'est surtout dans cette province que la différence entre les deux cartes est frappante.

La partie Nord est occupée par des dialectes *Baluba-Hemba*, que nous avons rattachés au grand bloc Baluba. Le P. VAN BULCK y maintient l'indépendance des parlers « de substrat ». Mais qu'en sait-on vraiment ? Dans ses *R. L.*, l'auteur marque après les notes ethnographiques sur les *Babuyu* et les *Balumbu* : aucune documentation sur la langue ; et sur la langue des *Bakalanga* : deux vocabulaires manuscrits ; tandis que sur celle des *Bakunda* : « Dans les enquêtes, on a confondu les dialectes du substrat et ceux des envahisseurs subséquents » (*R. L.*, p. 288), ce qui se rapporte sans doute à l'affirmation du P. H. ROLAND que ces Bakunda parlent Kiluba-Hemba (*R. L.*, p. 292) ; mais c'est tout ce qui est dit au sujet du Kikunda.

Pour les *Bena Mitumba*, la documentation signalée se limite à des notes ethnographiques dans *O. K.*, IV, et dans *Congo*, I (1921), et à une traduction de fables ne contenant que de rares mots... Tshiluba, dans *Congo*, II (1924). Pourquoi, après cela, encore se demander : « Les renseignements qui mentionnent un parler particulier, existant chez les Bena Mitumba (*R. L.*, 90) ne sont-ils pas dignes de foi ? » Les *R. L.* sont aussi muettes sur les parlers des *Balomotwa*, *Banweshi*, *Bashila*, *Bazela*. Comme aussi sur les *Bena Ngoma*, *Bena Mpundu*, *Kabimbi*, *Kaindu* qu'on voudrait faire passer comme parlant Lunda. Seuls de ce groupe, les *Bena Bukanda* sont dits parler un mélange de KiLamba, de KiUshi (*sic*) et de KiBemba (p. 470), donc du Kibemba ! Et l'auteur ajoute : « Dans leur langage actuel, il ne reste rien ou quasi rien de la langue luunda qu'ils parlaient à l'origine ». De là à conclure qu'ils parlent un dialecte Lunda, il n'y a qu'un pas ; comme qui dirait que les Français,

puisqu'il ne reste dans leur langue actuelle rien ou quasi rien de la langue celtique qu'ils parlaient à l'origine, doivent avoir sur la carte linguistique de l'Europe la teinte du celtique... En l'absence de toute documentation, pourquoi aurions-nous rangé ces tribus avec telle langue plutôt qu'avec telle autre ? Et pour les tribus connues dans la documentation comme parlant Kibemba (comme les Bena Bukanda), pourquoi aurions-nous opté pour le Kilunda, contrairement à l'information de cette source unique ? Seulement sur la foi de l'origine ethnique telle qu'elle est décrite dans VERHULPEN ? Le P. VAN BULCK a passé d'assez longues années en Afrique pour connaître la compétence linguistique respective des missionnaires et des agents du Gouvernement. D'ailleurs VERHULPEN n'a aucune prétention dans ce domaine : toutes ses données linguistiques ont été empruntées à d'autres.

La documentation sur laquelle nous nous sommes appuyé pour dresser la carte du Katanga provient des renseignements gracieusement envoyés par des missionnaires qui se sont occupés sur place de ces problèmes pendant de longues années. Puisqu'il n'existe aucune documentation linguistique sur toutes ces tribus et que nous n'avons aucune connaissance personnelle, pourquoi refuser de nous adresser aux seuls qui peuvent nous éclairer ? Et lorsqu'ils fournissent des renseignements, pourquoi n'en pas tenir compte ? Sans doute, dans le cas présent, l'article consacré par le P. LE BOURDONNEC aux *R. L.* dans *Lovania*, n° 16, 1949, peut avoir échappé au P. VAN BULCK, puisqu'il a paru dans une revue non spécialisée.

Il ne paraît donc pas superflu de résumer les principales données de cet article.

Après avoir fait remarquer que le P. VAN BULCK mélange trop l'ethnologie et la linguistique, le P. LE BOURDONNEC en donne quelques exemples :

« de ce qu'il y a des *Bayeke* à Bunkeya et en d'autres endroits..., il ne faut pas en conclure qu'ils y parlent le *Kiyeke* »...

Il y a des *Bayeke* à Bunkeya, mais ils parlent *kisanga* ; à *Kashyobwe* et à *Mulengale*, mais ils parlent *kibemba*...

« Les *Bayeke* sont venus au Katanga sans leurs femmes ».

Comment des guerriers étrangers pouvaient-ils dans ces conditions transmettre leur langue que même leurs femmes, originaires de la région conquise, ignoraient ?

« Aussi les *Bayeke* ont-ils adopté tout simplement la langue parlée autour d'eux... Nous avons entendu parler *kiyeke* l'une ou l'autre fois par des vieux... jamais par des femmes ou des enfants ».

« Quant à l'influence du *kiyeke* ou *kinya-mwezi* sur le *kisanga*, elle est insignifiante, ou nulle. Nulle, en tout cas, en ce qui concerne le *kilomotwa* et le *kinweshi*... insignifiante pour le *kisanga* : quelques mots sont restés... Peut-on, dans ce cas, parler sérieusement de *Kiyeke* ? » ⁽¹⁾

(1) Dans une lettre du 8.4.53, le P. LE BOURDONNEC m'écrit qu'il y a parmi les descendants des chasseurs-guerriers du chef MUSHIDI (transformé en MSIRI) des évolués qui essayent de renouer les relations avec le gros de la tribu restée au Tanganyika et aussi de faire revivre la langue de leurs ancêtres, nommée par eux *Kisumbwa*. C'est peut-être auprès de l'un d'eux que le P. VAN BULCK s'est informé au sujet de l'existence d'une langue *Kiyeke* au Katanga.

Il n'est pas superflu, croyons-nous, de rappeler ici l'existence d'un écrit relatant l'arrivée des *Bayeke* au Katanga. Cette histoire a été écrite sous la dictée du premier successeur et fils de MUSHIDI, MUKANDABANTU, sous forme d'une lettre au roi (alors prince) ALBERT, à l'occasion de sa visite au Congo et chez les *Bayeke*. Cela a été écrit par KITANIKA, autre fils de MUSHIDI, qui a d'ailleurs succédé comme chef sous le nom de MWENDA-KITANIKA, à MUKANDABANTU. Cet écrit a été traduit et publié en français par ANTOINE MUNONGO, fils du chef actuel MWENDA-MUNONGO, donc petit-fils de MUSHIDI. Cet écrit n'est pas en Kiswahili, ce qui aurait semblé assez normal, puisque c'est la langue parlée au Katanga par tous les agents du Gouvernement (et tous les Blancs en général, sauf les missionnaires) ; il n'est pas non plus écrit en *Kiyeke* (comme on pourrait le supposer après la lecture des *R. L.* et de la nouvelle brochure) ; il est écrit en *Kisanga*, parce que c'était la langue véhiculaire des auteurs. Il est daté de Ditupishya (près de Lukafu, les *Bayeke* ayant transporté leur capitale en cet endroit pendant quelque temps), 17 juin 1909 !

A ces données communiquées dans une lettre du 8 avril 1953 par le P. LE BOURDONNEC, ajoutons que cet écrit a été traduit en flamand par le P. BITTREMIEUX, aidé d'un indigène de la région, qui n'est pas nommé (par crainte de représailles, paraît-il).

La traduction a paru dans *Kongo-Overzee*, III, 2 et 5. Le nom de la localité

Quant aux *Balûnda*, le P. LE BOURDONNEC affirme n'avoir jamais entendu une seule phrase de Kilûnda dans toutes ces chefferies, qu'il a parcourues ; et jamais l'existence de cette langue n'y a été signalée par des confrères ou des agents du Gouvernement. Aussi on parle autre chose dans ces groupes lunda :

« à Mukulukushya, Mulenga, Mwanshya, ainsi que dans cette région qui est située aux environs de Sambwe, on parle le Kisanga. Quant aux Balamba soi-disant lundaïsés du Katanga et qui ne sont ni Balamba, ni lundaïsés, ils parlent aussi le kisanga. A Sapwe, Kabimbi, Kaïndu, Nkuba-Kawama, on parle le kibemba. A Kaponda, c'est le kilamba ».

Passant au *Kibemba*, le P. LE BOURDONNEC n'a pas trouvé le n° 105 sur la carte. Il décrit ensuite minutieusement l'extension au Congo de cette langue :

« Parlé en Rhodésie, le *Kibemba* déborde le Luapula, depuis Kasenga au sud, jusqu'au Mwero ; il est encore parlé le long des rives du Mwero, à Kilwa, etc. La limite ouest est... formée par la cassure des Kundelungu... Tandis qu'au Sud, dans la botte du Katanga, on trouve des dialectes qui lui sont fortement apparentés : kyaushi, kilamba, kilala. Au Sud, la chefferie de Katete se trouve à la limite où kisanga et kibemba se rencontrent ; mais là pas de limites naturelles ; aussi passe-t-on graduellement du kisanga au kibemba ; le kisanga s'étend jusqu'au village même de Katete, quoique déjà la langue y soit fort teintée de kibemba ; plus au Sud, c'est le kibemba, ainsi qu'à l'Est. Plus à l'Ouest, la chefferie Kyembe (Batemba) parle le kisanga. La chefferie Katanga est divisée entre le kisanga au Nord, et le kilamba au Sud, assez loin du village de Katanga, qui reste dans la zone du kisanga ».

A l'ouest de la chefferie de Katanga, limitée par la rivière Mwemashi, commence le *Kikaonde* qui se parle aussi aux sources du Lwalaba, dans la chefferie de Ki-

est transcrit Litupishya. L'écrit est attribué à MUKANDABANTU, mais il n'est pas fait mention du secrétaire KITANIKA. Le Père BITTREMIEUX stipule formellement, lui aussi, que l'écrit est en kisanga et que la traduction a été faite sur le texte publié par une mission protestante (qui n'est pas spécifiée davantage).

ndolo, puis sur les deux rives du fleuve jusqu'à la chefferie de Mushima et plus loin. La chefferie Ngalu parle aussi le kikaonde ; elle est située à l'ouest de la chefferie Ntenke, sur la Ditimfu ; son parler est teinté de kibemba⁽¹⁾.

La critique se porte aussi contre l'inclusion du kikaonde et du kilamba dans la catégorie des langues « conquérantes », la réalité étant exactement opposée.

Quant au *Kilembwe* et au *Kinweshi*, le P. LE BOURDONNEC ne les trouve pas vraiment distincts du kisanga. Tandis que « le *Kilomotwa* n'est guère parlé couramment que dans quelques villages situés dans la montagne (Kundelungu) », spécifiquement, selon des informations récentes, à l'est de Mufunga et dans la sous-chefferie de Mwombe au Nord-Est. Ce Kilomotwa est proche du dialecte des Bashila, nous dit le même informateur.

Toutes ces données, empruntées à l'article dans *Lo-vania*, avaient déjà été mises à notre disposition par l'auteur en vue de notre carte linguistique. Celle-ci a été basée pour le Katanga surtout sur ses informations, ainsi que sur d'autres renseignements puisés dans les publications ou reçus du P. O. VANDEVIVERE pour le Katanga proprement dit, d'autres missionnaires, nommés dans nos sources, pour les régions voisines.

Après ces considérations, que nous n'avons cru pouvoir omettre en vue de l'éclaircissement de la situation linguistique du Katanga, il ne nous reste qu'à toucher un mot du n° 5 de la p. 45 de la nouvelle brochure du P. VAN BULCK. Comment concilier cet alinéa avec les textes que nous venons de citer ?

Et pour ce qui est de *Kisanga* et Kisanga, il est bien clair que le Kisanga comprend un groupe de dialectes très apparentés dont l'un est le Kisanga au sens restreint,

(1) Selon une communication personnelle du Prof. MEEUSSEN, qui possède des documents sur ce sujet particulier, la langue des Bakaonde serait à ranger avec le groupe Luba et non avec celui du Bemba.

tout comme on parle du Tshiluba au sens restreint et Tshiluba au sens étendu, Kikongo au sens strict et Kikongo pour tout le groupe des dialectes apparentés parlés au Bas-Congo et jusqu'au Kwango. Le Kisanga tel que nous l'avons présenté sur notre carte est une langue comprenant plusieurs dialectes, dont nous avons marqué les principaux. Nous avons défini ce que nous entendons par langue dans l'Introduction de notre brochure, p. 5. C'est à cette définition que correspond le Kisanga, mais avec ce correctif que le Kisanga nous semble pouvoir être, à son tour, rattaché à la « langue » Luba comme dialecte (ou, si l'on préfère, comme groupe particulier de dialectes — car entre les divers dialectes d'une langue existe la possibilité d'une classification).

Sous le nom de Kisanga, nous n'avons donc pas voulu indiquer la « langue de couverture » ou la langue commune en formation nommée également Kisanga, mais bien le groupe de dialectes apparentés formant ensemble le Kisanga au sens large ; tout comme nous avons fait pour les langues des Môngo, Bakongo, Baluba, Azande, et sur une échelle plus petite, pour les grandes divisions dialectales de ces langues.

Pour nous, la question des langues de couverture et des langues de substrat ne s'est posée que pour les groupes en train de perdre leur langue pour en adopter une autre ; jamais pour les cas où une langue « commune » commence à se superposer aux dialectes, comme les langues communes en Europe se superposent aux dialectes sans les tuer (quoique, à la longue, la mort de ces dialectes soit bien possible, comme il est de fait arrivé, p. ex., en France).

Enfin nous ne pouvons passer sous silence une petite phrase à ce même endroit :

« On nous répète qu'elle (la langue « véhiculaire » Kisanga) est à mi-chemin entre le Luba et le Bemba ; c'est avouer qu'il s'agit d'un produit relativement récent de mélange ».

C'est quand même aller un peu vite... en conclusion ! C'est comme qui dirait : le catalan est à mi-chemin entre le castillan et le provençal, donc c'est un mélange relativement récent des deux ! Ou puisque le dialecte néerlandais mosan est intermédiaire entre le brabançon et le rhénan, ou le picard intermédiaire entre le français et le wallon, c'est qu'il s'agit de produits d'un mélange relativement récent...

B. KASAI.

Les deux cartes correspondent sensiblement pour les limites du groupe *Luba*, excepté vers le Nord-Est (nous y reviendrons à propos du groupe *Lega*). Seulement nous avons, conformément à notre position de principe, groupé divers parlers dans une vaste unité, tandis que le P. VAN BULCK a conservé les grands dialectes comme langues autonomes. Le P. L. STAPPERS a récemment entrepris des recherches qui montrent de si grandes différences entre Tshiluba et *Kisongye*, entre Tshiluba et *Kina Kanyoko*, qu'on doit les considérer comme trois langues autonomes. Pour le *Kisongye* spécialement, dit-il dans *Aequatoria*, XVI, 1, p. 2, il ne veut point trancher la question, mais il incline visiblement pour la séparation, bien qu'il reste un nombre imposant de similitudes et que, de toute façon, les deux langues doivent être dites très apparentées. L'expérience des indigènes qui

(*) Dans une lettre récente, le P. STAPPERS me communique quelques idées supplémentaires sur cette situation au Kasai. Les limites entre Baluba, Basongye et Bena Kanyoko respectivement sont assez brusques (bien plus qu'entre, par ex., les dialectes néerlandais et les dialectes allemands), tandis qu'à l'intérieur de ces trois groupes les variations sont plus graduelles. « Si la question de l'unité entre ces trois langues est considérée dans une attitude assez large, on pourrait, ajoute-t-il, les réunir comme une seule langue. P. ex., si l'on considère le wallon et le provençal comme du français, on pourrait également rattacher le Songye et le Kanyoko au Luba ». C'est cette même position que nous avons adoptée pour notre Carte Linguistique : réunir le plus possible à l'instar des langues communes en Europe.

ne comprennent pas sans plus la langue du voisin, mais sont obligés de l'apprendre, constitue un argument très sérieux, mais, à notre avis, pas décisif, si l'on se place au point de vue de l'unification qu'on voudrait pousser le plus loin qu'il est raisonnablement faisable. Le fait qu'un Parisien ne comprend pas l'Auvergnat ne prouve point qu'il s'agit d'une langue autonome et non d'un dialecte français. Et si, tout Flamand que je suis, je ne comprends pas le dialecte mosan, cela n'implique pas que ce parler n'est pas flamand, mais un dialecte d'une autre langue. Inutile de multiplier les exemples qui foisonnent en Europe.

Les deux cartes présentent encore des différences de détail dans les limites du groupe Luba. Non seulement nous y avons inclu les *Bakwa Mputu* et *Luntu*, mais vers le Nord, nous restreignons le domaine des *Bena Luluwa*.

La nouvelle étude sur « Les deux cartes linguistiques » accentue les différences en retranchant du groupe Luba le parler des Bena Luluwa qui, selon nous, n'en est pas plus séparable que celui des Bakwa Luntu et Bakwa Mputu ; cf. les études récentes du P. L. STAPPERS, p. ex., *Aequatoria*, XVI, 1, p. 2.

Section centrale Ouest.

Ici il n'y a rien de spécial à remarquer. Ce n'est qu'après la rédaction définitive de notre manuscrit que la langue des *Tulwena* ou Balovale a été mise à la connaissance des linguistes par la grammaire de A. E. HORTON.

Quant aux limites entre les *Tutsjkwe* et les *Aruund*, nous nous sommes, en effet, basé sur les proportions des deux langues dans chaque chefferie, avec cependant quelques correctifs, dus à la tendance conquérante de l'une des langues en présence, selon notre attitude générale,

et comme nous l'avons longuement expliqué dans notre brochure, pp. 10-11.

Quelques divergences de détail dans les limites sont à signaler. Selon nous, le Tɔkwe s'étend plus vers l'Est où il a entamé le bloc Luba.

L'enclave Lunda de Kolwezi n'existe pas selon nous. Mais à l'ouest et au sud de cette localité se parle l'*Undembo* apparenté, qui s'étend encore sur tout le territoire marqué sur la carte des R. L. comme Bakaonde n° 114, ce chiffre devant dans notre opinion être déplacé au Sud-Est, au-delà de l'angle formé par la frontière rhodésienne. Ici encore, les limites linguistiques ne coïncident pas avec les limites ethniques telles qu'elles sont décrites par VERHULPEN.

Province orientale.

Ici non plus, il n'y a pas grand-chose à signaler. Sinon que la langue des *Balega* (Warega) qui d'abord avait été placée par le P. VAN BULCK dans la section Nord-Est, est maintenant, sur la base de la documentation recueillie sur place, groupée avec le groupe méridional, section centrale nord, comme parente des parlers Luba et Bemba. Toutefois, l'auteur ajoute que cette classification n'est proposée que sous toutes réserves. Pour notre part, nous avons écrit que, dans l'absence de données suffisantes, nous ne pouvions nous prononcer sur les affinités du Kilega.

L'enquête menée par le Prof. A. E. MEEUSSEN a permis d'établir la classification du Maniema. La voici telle qu'il appert des informations qu'il m'a bienveillamment communiquées. Nous la mettons en face des autres classifications, afin d'en faciliter la confrontation.

CLASSIFICATION.

Groupe Lega selon le Prof. MEEUSSEN	Selon « Les R. L. »	Selon « Les deux Cartes »	Selon notre carte.
1. keLega	KiLega	KiLega	Barega
2. keBinja du Nord	Bantous de la Cuvette I, 1	»	Móngo
3. keBinja du Sud (Zimba)	»	»	Baluba
4. 'eBembe	KiLega	»	Barega
5. eBóyó	Bantous du Centre I, 1	Groupe Buyu	Baluba
(6. Holoholo) ⁽¹⁾	» »	Groupe Luba	»
7. kiMasanze	» I, 2	Groupe Buyu	Barega
8. kiVira	KiLega	Groupe oriental Hunde	»
9. kenyaMetoko	»	KiLega	?
(10. Lengola)	»	»	?
(11. Genya)	Bakumu-Babira	»	Lokele
12. keNyanga	Kivu	»	Barega

Selon ces mêmes renseignements du Prof. MEEUSSEN, les deux parlers *Binja*, le *Bembe* et le *Boyo* sont plus étroitement unis entre eux qu'avec le *Lega*, dont le *Nyanga* se sépare davantage. Le parler des Basongola de l'Ouest ou *Baómbó* se rattache au *Móngo*.

Au groupe *Lega*, le P. VAN BULCK rattache à présent encore les parlers des *Bakano* (que nous maintenons dans le groupe du Kivu, dont nous retranchons les *Bavira*), des *Bangèngélé* (que nous groupons avec les *Móngo*), des *Bangobángó* (que le Prof. MEEUSSEN rattache au *Luba* tout comme notre Carte). Par contre, il en sépare les *Baholoholo* qu'il rattache aux *Baluba*, les *Bavira* qu'il range avec le groupe du Kivu (*Bashi*, *Bahunde*, etc.), et les *Baboyo* qu'il met dans un groupe spécial de sa section Centrale Nord, ensemble avec les *Bahombo*, *Masanze*, *Babwari*, *Bagoma*, *Balmotwa*, *Banweshi*, *Ba-*

(1) Des langues mises entre parenthèses le Prof. MEEUSSEN n'a pas de données directes.

sanga, et *Batamba*. Il constitue un autre groupe spécial pour les *WaGenya* riverains.

Groupe du centre.

La nouvelle brochure traite de ce groupe à deux endroits. Nous allons essayer de grouper ensemble nos remarques à ce sujet.

D'abord, on ne peut que répéter que les limites du groupe Móngo ne sont pas encore partout nettement fixées. Cependant de grands progrès ont été réalisés. Ainsi les documents recueillis par le Prof. MEEUSSEN rangent avec les Móngo la fraction occidentale des *Ba-songola* ou Baómbó dont il vient de décrire le parler dans son *Esquisse de la Langue Ombo* (Tervuren, 1952), la fraction orientale passant au groupe Lega.

Quant aux *Bangengélé*, le P. VAN BULCK les range aussi avec le groupe Lega, alors que nous les avons groupés avec les Móngo. Nous aurions aimé apprendre sur quelle documentation s'appuie sa position.

Notre opinion au sujet des *Basókó* était basée sur quelques phrases isolées, ce qui ne permet aucune classification définitive. C'est là-dessus qu'était basée notre opinion, que nous savons maintenant être erronée. Mais il ne devrait pas étonner que nous ayons groupé le parler des *Basókó* tantôt avec le Lómóngo tantôt avec le Lokelé, puisque ces langues sont proches parentes.

Nous sommes donc heureux d'avoir cette occasion pour rectifier notre position, grâce aux récentes informations fournies bienveillamment par le Rev. J. F. CARRINGTON, stationné actuellement dans la région des *Basókó*. Ces renseignements ne confirment point la phrase du P. VAN BULCK : « L'hypothèse que leur dialecte appartient au groupe des riverains reste plausible » ; ils indiquent sa proche parenté avec la langue des *Olo-mbo* décrite dans *Aequatoria*, 1947, p. 102. Notre corres-

pendant connaît bien le nom *Baso*, mais pas la forme *Basca* citée dans la brochure nouvelle du P. VAN BULCK à la p. 65.

Les *Jóngá* sont groupés par nous avec les *Móngo*, tandis que le P. VAN BULCK les range avec les *Kutsu*. Malheureusement, il ne dit pas avec quels *Kutsu*, ni sous quel numéro et à quelle place on doit les trouver dans ses *R. L.*, où nous les avons vainement cherchés. Les *Jóngá* habitent la région de la Haute Tshuapa juste en dehors des limites de la province de Coquilhatville. Les *Bambuli* sont leurs voisins méridionaux ; ils n'habitent pas sur les bords du Lomami comme l'indique la carte des *R. L.*

* * *

Avant d'aller plus loin, rectifions quelques erreurs de transcription : *Buliasa* est un nom d'administration inventé, dit-on, par le fameux chef NGOI. Les indigènes ne l'emploient pas. Il a son utilité ; mais il faudrait au moins le transcrire *Mbooliasa*, qui est un nom de personne commun dans la région. Le nom est appliqué à l'ensemble des *Bosanga*, *Balíngo*, *Loóndó*, *Yoloyéloko*, *Besongó*, *Boólí*, *Isangi*.

Bosengea sont des *Bóséngéa* ou *Bóséngéla*. *Mpombi* est *Mpombi*, *Yenge* est *Yengé*, *Mpókó* est *Mpókó*. *Imona* doit être *Imoma*, *Loyadzima* doit être *Loyajima*. On dit *Lokonda* et non *Lókonda* (comme on peut le voir dans de nombreuses publications). De même on dit *Lokota* et non *Lókota*, *Lionje* et non *Lionji*, *Ekolombe* et non *Ekolombe*, *BasongóMeno* et non *Bafongomene* (qui est un nom donné par les étrangers). Pareillement c'est *Lokutu* (non avec *o*), mais *Bakela* ou *Akela* (avec *e*), encore un nom étranger. Les *Nsongó* sont encore appelés *Mbonje* ou *Monje*, donc le préfixe est *LO* (et pas *LO*). Il s'agit de *Yamóngo* et de *Boónde* et pas de *Yamongo* et *Boonde*, enfin de *Ntómbá* (pas

avec ɔ), de Mpetsí et de Njoku (pas Mpetsi et Djoku). Enfin notons que le O de Nkundó est haut. Nous restons dans l'ignorance de la raison qui a motivé la transcription L'alía.

Le dialecte des Baséngéle est appelé par eux-mêmes : Keséngéle, donc pas avec le préfixe LO comme il est de règle dans le groupe Móngo. Ainsi les dialectes des tribus cités sont : Lontómbá, Lóndé, Lofóngé, Lonsongó, Lokota, (des Lionje, je ne l'ai jamais entendu, mais normalement ce devrait être Loonje), Losaka,... Lombóle (pourquoi l'auteur a-t-il, à cet endroit et encore ailleurs, fait exception à la règle de l'emploi des préfixes pour indiquer les langues ?), Lokutu, Losikongo, Loyémbé, etc.

Notons que la tribu du Lomami s'appelle Mbólé et leur parler Lombólé. Un groupe est nommé Nkémbé (non : Nkémbé). De même faut-il écrire : Lokelé, et non Lokéle. Il est resté d'ailleurs, dans la brochure quelques coquilles, p. ex., Mbuya ou Embuya au lieu de Embujá ; Σso au lieu de Eso ; et à la p. 13, le numéro 17 au lieu de 10.

* * *

Les *R. L.* ont traité d'un grand nombre de dialectes Móngo. A ce moment, très peu était connu à leur sujet dans la littérature. Tout se limitait à des listes de mots et quelques autres détails dans *Aequatoria*, mais aucun essai de classification n'avait vu le jour. Les documents publiés ne donnaient que quelques indications dans ce sens. Il n'est donc pas étonnant que les *R. L.* n'aient pu entreprendre cette classification linguistique, et que la classification adoptée est purement ethnique. Notre *Carte linguistique* était prête pour l'impression lorsque paraissait l'important volume du P. VAN BULCK. Nous n'avons donc pu reprendre cette question des dialectes Móngo. La nouvelle étude nous en fournit l'occasion.

Tout d'abord, nous voudrions répéter qu'une classification de dialectes n'est pas chose aisée. Il est possible d'indiquer quelques lignes générales, mais pour arriver à une classification précise, il faut une quantité énorme de matériaux et il faut, en outre, déterminer la valeur respective des éléments à comparer. Nous pouvons bien dire, p. ex., que le dialecte des Mbóle se rapproche plus du Lokutu que du Lonkundó de l'Ouest, que le dialecte des Mpóngó a de fortes accointances avec le Lontómbá de Bikoro et s'éloigne nettement du Lombóle, que le Losakanyi se rapproche fort du Lolóki du « Ruki », qu'il y a des rapprochements caractéristiques entre le Lóólí de la Salonga et le Lokonda du nord du Lac Léopold II ; etc. Mais ce n'est pas encore là une classification englobant tous les dialectes Móngo et les mettant chacun à sa place respective comme dans une sorte de généalogie. Et cependant, nous disposons, sur la très grande majorité des dialectes, d'une documentation qui peut être estimée importante : les dialectes en dehors de notre Vicariat sont représentés par une centaine de phrases choisies intentionnellement et un nombre variable de mots isolés couvrant une variété de concepts ; les dialectes du Vicariat (et quelques autres) sont consignés dans ces mêmes phrases, auxquelles s'ajoutent les phrases proposées par l'Institut africain international de Londres et environ 700 mots isolés. Cette documentation est certainement plus considérable que celles sur lesquelles on établit fréquemment des comparaisons et des classifications. C'est peut-être l'abondance des matériaux qui rend cette opération moins aisée, puisqu'il s'avère plus nécessaire de déterminer l'importance respective des éléments en cause ; tandis que lorsqu'on ne dispose que, disons, des numéraux et des termes de parenté, la comparaison est autrement facile, mais aussi combien plus précaire... Notre expérience avec les dialectes Móngo a été à ce sujet particulièrement instructive.

Aussi la classification adoptée dans la « Carte linguistique » est-elle purement géographique. On peut cependant dire que les dialectes méridionaux du Lac Léopold II ont entre eux de telles affinités qu'on peut les considérer comme un groupe caractéristique dans lequel on peut ranger aussi le Lóólí de la Salonga, mais les Bokongo semblent faire bande à part, tandis que les dialectes des Ndengésé, Yajímá, Isójú penchent, sous un certain angle du moins, vers le Lombóle. Les Boyela sont à ranger avec les Nkundó au sens restreint, comme aussi les Bosaka proprement dits, tandis que d'autres Bosaka et les Boónde se rattachent aux groupes Móngo de la Lopori. Bongandó, Bambólé, Jóngá, Bambuli, etc., font figure de groupes déjà plus distants.

* * *

De toute façon, une classification qui se base sur ce que nous connaissons des migrations ou sur des caractéristiques ethnographiques ne concorde nullement avec la réalité linguistique. Les *R. L.* se basant sur les groupements ethniques ont inévitablement produit l'impression que la classification adoptée est à base ethnique. Pour les Móngo, cela est particulièrement net. Ainsi dans les Jeunes-Bantous du Nord, on trouve accolés des dialectes fort différents, comme celui des Ekonda, celui des Ekota (très proche du Lonkundó ss.), des Bakuba (que nous considérons comme une langue à part et que le P. VAN BULCK, dans sa nouvelle contribution, exclut même du groupe Móngo), des Ndengésé et des « Basongomeno », tous ceux-là dans le sous-groupe du Sud-Ouest (terme qui n'est pas à comprendre dans le sens de l'habitat, mais sans doute dans celui de la migration, car les Ndengésé, p. ex., habitent plutôt vers l'est du groupe Móngo).

Le sous-groupe du Sud-Est comprend des dialectes tout aussi variés : Boyela proches du Lonkundó, Ba-

mbuli et voisins tirant sur l'Otetélé, Yasayama qui parlent pur Longandó, Bosaka qui ne sont nullement uniformes linguistiquement, d'aucuns parlant presque du Lonkundó pur, d'autres se rapprochant plutôt des dialectes du Lopori, d'autres employant un dialecte fortement influencé par des éléments Bakutu ou Bongandó, d'autres enfin parlant nettement Longandó. Les Bongandó sont rangés dans le sous-groupe du Nord-Est avec, comme c'est normal, les Bambólé.

Il y a un deuxième groupe de Jeunes-Bantous, nommés du Nord-Ouest, qui forme cette fois un groupe linguistique assez homogène : Móngo et Nkundó au sens restreint (Bokóté), Bombwanja, Nsongó, Boónde, Baséká Njoku et B. Mpetsi ; auxquels on doit encore rattacher, les enlevant du groupe précédent, les Ekota, avec les Lionje et les Nsamba, comme aussi les Boléngé-Isaká et Nkundéngoló de Wafanya, groupés dans les Mbóle par le P. VAN BULCK (à la suite de VAN DER KERKEN, qui ne se place nullement, soit dit en passant, sur le terrain linguistique, sur lequel il sera le premier à se déclarer incompetent).

L'autre grande division des R. L. est celle des Vieux-Bantous, parmi lesquels nous trouvons, pour notre région, le sous-groupe de l'Ouest comprenant les Ntómá du Lac Tumba, les Mbóle et Bakutu, ainsi que les Bankutsu de la Lukenie. Et cependant, que de différences entre tous ces parlers ! Le Lontómá du Lac Tumba fortement influencé par les dialectes Riverains occupe une position nettement à part. Les Losakanyi et les Mpámá-Bakutu, groupés ensemble, n'ont rien de commun, les derniers gardant relativement peu d'éléments Móngo, les premiers se rapprochant des Bolóki et ainsi des Nkundó proprement dits. Une troisième sous-division du groupe du Lac Tumba, les soi-disant Buliasa, parlent Lokonda. Les Ntómá du Lac Léopold II se séparent nettement de leurs frères du Lac Tumba et parlent un

dialecte plus rapproché du Lokonda, du Lolia et du Loyembé. Les Jombo (Djombo, eux-mêmes prononcent Liombo) parlent un Lokonda qu'il est très difficile à un Blanc de différencier des dialectes des tribus Ekonda voisines.

Le groupement de la Lömela est mieux traité : il existe deux dialectes différents dans ce groupe : Lokutu et Losikóngó. Mais nous devons faire remarquer que les Ntomb'â Nkóle parlent un mélange de Lombóle et de Lokota, et que les Nkúnú (Nkúndú = Linkúndú) parlent Lombóle pur, comme aussi les Yengé du Bus-Bloc.

Le groupement des Mbóle n'est pas plus uniforme linguistiquement. D'abord les Isaká et Boléngé de la Loílaka sont à rattacher au Lonkundó s. s. Les Ngombe de la Lömela parlent une forme du Lokutu. Les Mpókó parlent Lombóle, mais les Bóólí ont leur dialecte propre dont les affinités se trouvent au Lac Léopold II. Les Nkóle de la Lokoló (et non de la Lömela !) parlent un dialecte très proche de celui des Imoma-Mpóngó ; et ce même dialecte est encore connu par les vieux des îlots Nkóle restés sur les bords du Ruki-Momboyo, mais tend à y être remplacé par le dialecte Lolíngá des Riverains.

La carte annexée aux *R. L.* présente la situation décrite dans le texte de l'ouvrage. La coloration est inspirée, non par les affinités linguistiques, mais par les migrations ou les liens ethniques. Mais nous devons relever quelques anomalies. La coloration du groupe des Vieux-Bantous de l'Est, sous-groupe du Sud-Est, s'étend sur les Bakuba, qui, dans le texte et la classification, sont rangés avec les Jeunes-Bantous. Le sous-groupe Sud-Est de ce dernier groupe comprend, d'après la carte, les Ekota que le texte et la numérotation mettent avec le sous-groupe du Sud-Est (Ekonda, etc.). Les autres groupes sont normalement coloriés. Les erreurs signalées ci-dessus s'y retrouvent donc. Ainsi le n° 308 : Boléngé

et Isaká, d'entre Busira et Ikelemba, ainsi que ceux de la Loílaka et les Ntómbá de Wafanya portent la coloration des Mbóle, conformément à l'affinité ethnique telle que la décrit VAN DER KERKEN. Deux îlots 338 près de la Lulonga se rattachent aux Ntómbá Mpetsí et Ntómbá Njoku, nous dit l'auteur ; il y a bien, dans ces parages, de petits groupements qui se déclarent appartenir au groupe des Baséká Mpetsí ou des Baséká Njoku d'outre Lúwo, mais linguistiquement ils sont à peine différenciés de leurs voisins. D'ailleurs le nord de la Lulonga est à cet endroit inhabité. Près du confluent Lömela-Tshuapa, le petit groupe des Bosanga est colorié comme les Ekota, avec lesquels ils ont des liens génétiques partiels, mais ils parlent Lombóle comme leurs voisins les Bolindo, les Yengé et les Linkúndú.

Sur la liste des dialectes de la p. 52 et suiv., quelques détails complémentaires peuvent être utiles.

Nous avons déjà parlé des affinités du Groupe de l'Ouest, sous-groupe Kutu-Ntómbá. Venons-en donc au sous-groupe Kutu de la Lömela (nous conservons la terminologie du P. VAN BULCK). Les parlers nommés Lokutsu, Watsi, Bosengea, Mpombi, forment ensemble le dialecte Lokutu, qui montre certaines variations locales, selon les groupes, mais possède cependant une unité assez prononcée qui le sépare nettement de ses voisins. Il faut y ajouter le n° 312 Ngombe, à rejeter sur l'autre rive de la Lömela et le n° 305 Nkóle (Nkwê), mais en retrancher le n° 303 Ikóngó qui constitue un dialecte à part (le p. de notre carte) avec enclave près de Mondombe, et le n° 307, qui est à grouper avec le Lombóle.

Les numéros de la carte des *R. L.* sont à modifier un peu : le 303 doit prendre la place du 312, qui doit passer la rivière un peu vers l'aval ; le 301 est introuvable, mais il existe un 30 à l'endroit où habitent des Ntómbá parlant le Losikóngó. Le 306 doit se rapprocher de la Tshua-

pa, où il sépare deux groupes de Bosaka (ceux-ci occupent sur la carte beaucoup plus de territoire au sud de la Tshuapa que dans la réalité).

Le sous-groupe des Mbóle comprend chez le P. VAN BULCK encore le n° 309 Mpókó, ce qui est exact, mais ces Mpókó n'ont rien à voir avec les Imoma-Mpóngó de notre 9cc (comparez d'ailleurs l'habitat respectif de ces groupements). Nous avons également déjà vu que le Lóólí est à grouper avec les dialectes du Lac Léopold II. Le n° 311 ne figure pas sur la carte et le texte des R. L. ne donne aucune indication sur la nature et le territoire de ce groupe, mais l'ajoute de notre n° 9bb montre que l'auteur pense aux Bokála de la Lukenie les séparant ainsi de leurs parents les Bolendo et les Bolóngó qu'il range dans le sous-groupe des Yajímá. Nous avons déjà parlé des Nkóle et rattaché leur dialecte à celui des Imoma-Mpóngó.

Il n'y a rien à ajouter au sujet du sous-groupe des Yajímá, pour lequel nous maintenons notre classification et nos remarques antérieures.

Dans le groupe du Sud-Ouest, le P. VAN BULCK distingue, e. a., les Ekonda du Nord et ceux du Sud. Ces derniers sont, selon nous, d'autres dialectes, auxquels nous avons donné des numéros à part. La question de leurs affinités réciproques n'a pas été résolue. Mais il est évident que le Loyémbé et le Lokongo, par exemple, diffèrent chacun nettement du Lokonda.

Jusqu'à plus ample informé, les dialectes des « Bosongo » peuvent aisément être maintenus ensemble, comme l'auteur l'a fait dans son *Manuel* et nous dans notre brochure (n° 9ee).

Nous avons déjà fait remarquer que le Lokota n'a rien à faire dans ce groupe de dialectes.

Sur le groupe du Sud-Ouest, il n'y a rien à ajouter à ce qui a été dit plus haut.

Dans le groupe du Nord-Est, le Longandó peut se

diviser et se subdiviser, à son tour, en plusieurs dialectes. Mais nous ne pouvons pas admettre un 333b Lalia. Les Lalia se trouvent de part et d'autre de la Maringa ; mais dialectalement, il y a des différences entre ces fractions, et aussi entre divers groupements plus petits. Notre 9mm ne désigne donc pas un groupe « Lalia » et surtout pas un dialecte parlé dans la région marquée sur la carte des *R. L.* par le chiffre 333b, mais bien le parler des Bokála-Lokole, que nous préférons maintenant exclure des Móngo.

Enfin pour le groupe du Nord et celui du Centre, nous ne pouvons admettre la division proposée : les différences sont trop minimes. Le n° 336 est plus proche du n° 339 que des autres dialectes cités dans le groupe du Nord. D'ailleurs il serait extrêmement difficile de marquer la limite entre les deux.

Section du Kasai et de la Haute-Lukenye.

Ici un changement considérable a été introduit par la nouvelle étude du P. VAN BULCK, qui se sépare aussi bien de notre classification que (partiellement) de celle des *R. L.* En effet, elle met ensemble le groupe du Kasai-Sud (Bakete, Bambagani-Babindi, Basalampasu, etc.), celui des Bakuba-Bajilele-Bawongo, celui des Bakwa Luntu et Bena Luluwa, celui des Batetélé-Bakusu.

Pour nous, au contraire, le Lokuba et l'Otetélé se rattachent à la section de la Cuvette, tandis que les dialectes des Bena Luluwa, Bakwa Luntu, Bakwa Mputu, etc., appartiennent au groupe Luba. Nous nous tenons pour cela aux renseignements reçus des missionnaires du Kasai et aux écrits sur la question (parmi les documents récents, on peut voir L. STAPPERS, dans *Aequatoria*, XVI, 1 et dans *K. O.*, XIX, 1 pour ce qui regarde le Tshiluba).

Pour ce qui est des *Bakuba*, on peut franchement admettre que les anciennes langues de substrat des populations assujetties sont parmi les constituantes de la langue actuelle. La question n'est pas là, mais de savoir si la langue actuellement parlée par les Bakuba est à ranger dans le groupe Môngo ou dans celui des Bakete-Bambangani-Basalampasu. L'influence du substrat celtique ne fait pas classer l'anglais parmi les langues celtiques, et le mélange de germanique et de roman ne le fait point retrancher du groupe des langues germaniques. Une autre question est de savoir si certains groupes assujettis conservent encore une autre langue plus ancienne et dans quelle mesure.

Concernant les *Batetélá* nous voudrions faire remarquer que les groupes cités selon SOORS dans les *R. L.* comme divisions des Bahamba se trouvent également dans les Bankutshu-Batetélá du Sud. Il semble même impossible de tracer une ligne ethnique entre Bahamba et Bankutshu-Batetélá. Mais il existe bien des différences dialectales entre les divers groupements des uns comme des autres. Ainsi il est connu que les deux confessions emploient une forme différente d'Otetélá, les missions catholiques ayant choisi le dialecte des environs de leur poste principal Tshumbe, donc celui des Ngando-Opombo, tandis que les missions protestantes ont agi de même de leur côté en adoptant le dialecte de Wembo-Nyama dans le groupement Watambulu-Ewango. Les deux formes ne diffèrent cependant que peu. Et toutes deux peuvent légitimement être désignées par le même vocable d'Otetélá.

A cette occasion, exprimons le vœu que les noms ambigus soient évités. Les *R. L.* nous donnent dans ce groupe non seulement plusieurs groupes *Bankutu* (nommés d'ailleurs ainsi par les autochtones eux-mêmes), mais aussi des sobriquets appliqués à des groupes différents. Ainsi le nom Basongomeno, appliqué tantôt aux

groupes « Bankutu » de la région de Kole (n° 325), tantôt aux Batetélé-Bankutu de Lodja et de Katako-Kombe (n° 284). Les Bahamba sont cités sous les « Ankutshu » au n° 284 et aussi sous leur propre nom au n° 285. Et à la p. 516 des *R. L.*, nous trouvons comme divisions des Ankutshu-Bangongo-Bakongola-meno un nombre de petits groupements qui tous appartiennent aux Bankutu-Basongomeno de Kole (n° 325), donc à un tout autre groupe de dialectes proche des parlers Ndengsé.

Enfin le P. VAN BULCK signale qu'il est probable que les Benia Samba et voisins, « ont perdu complètement leur langue à l'heure actuelle », mais sans qu'on apprenne par quoi elle a été remplacée.

Il existe encore quelques différences de détail. Nos informateurs nous ont présenté le parler des *Bakete* comme langue autonome à côté de celle des *Bambagani* ou Babindi, à laquelle on peut rattacher comme dialectes les parlers des *Basalampasu* et des *Balualu*. Les limites entre ces dialectes diffèrent un peu sur les deux cartes ; elles ne coïncident d'ailleurs pas partout avec les limites ethniques.

La fraction Bakete (Bena Nkuba) sur le Kasai est omise par la carte du P. VAN BULCK et remplacée par un groupe de Bapende, que nous ne retrouvons point dans le texte mais qui existe dans cette région, quoique sur un territoire bien plus restreint, à côté des Bena Nkuba (1).

Groupe du Nord et Nord-Ouest.

Ce groupe a fait l'objet de recherches méthodiques par la mission linguistique bantoue-soudanaise. Le P. VAN BULCK peut donc nous présenter les conclusions

(1) Cf. encore *Aequatoria*, X, 1947, 3, p. 90.

de première main, tirées de sa documentation personnelle.

Il est donc normal qu'ici une différence notable se constatera tant avec la classification des *R. L.* qu'avec la nôtre. Les principales différences sont énumérées dans la nouvelle brochure. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de ce grand pas en avant dans la connaissance linguistique de cette région.

Cela ne veut pas dire que nous admettons comme définitives toutes ses conclusions. Nous allons même spécifier les points où nous estimons devoir maintenir une divergence d'opinion jusqu'à plus ample informé. Nous suivrons la division en deux sections : Nord et Riverains.

A. SECTION DU NORD.

Olombo et *Topoké* ont maintenant reçu leur place dans la classification générale. Leur frontière d'avec le *Lombólé* n'est pas encore fixée pour le P. VAN BULCK, mais nous croyons savoir que le Rév. J. F. CARRINGTON pourra la lui tracer avec grande exactitude.

La carte des *R. L.* peut encore être complétée par une enclave *Topoké* vers l'intérieur du poste de *Mondombe* sur la Haute *Tshuapa*. Il s'agit de deux villages, groupant un bon millier d'habitants, près de la *Loïle* ; ce sont les restes de *Topoké* ayant envahi cette région lors des campagnes des *Arabisés* et qui n'ont pas suivi le gros du groupement lorsqu'il fut rejeté vers le *Lomami* par *JESPERSON*. Ils restent en contact constant avec le gros de la tribu et continuent à pratiquer l'endogamie tribale, de sorte qu'ils conservent encore leur langue ancestrale.

Une conclusion particulièrement heureuse est la reconnaissance de l'unité du groupe *Ngombe-Mbuja-Mabinja-Bobango*. Mais les *Dóko* en sont exclus par le P. VAN BULCK, qui les rattache aux *Riverains*, tout comme le P. DE BOECK qui a longuement étudié la question sur

place. Le P. VAN BULCK ne nous dit pas s'il se range simplement à l'opinion du P. DE BOECK ou bien s'il a recueilli lui-même la documentation pour arriver à une conclusion personnelle. Nous avons, pour notre part, groupé les Dǒkɔ avec les Ngɔmbɛ sur la base de quelques textes et sur la foi des missionnaires qui nous faisaient remarquer que le Lidǒkɔ leur paraissait ressembler au Lingɔmbɛ, malgré certaines particularités frappantes, et s'en rapprocher plus que l'Embuja ⁽¹⁾. Et cette opinion nous était communiquée tant au sujet des Dǒkɔ vivant mélangés avec les Ngɔmbɛ le long de la route Lisala-Monveda-Boso Manji, que pour les autres. Le dialecte des Dǒkɔ de la région de Basankusu nous était signalé comme se séparant encore moins du Lingɔmbɛ local. Et cela aussi bien pour le Linjenga que pour les autres fractions. Les enquêtes menées par les deux linguistes nommés conduisent à la conclusion opposée.

Nous constatons donc ici deux opinions. Nous ignorons les données du P. VAN BULCK et celles du P. DE BOECK. Par contre, celles sur lesquelles se base le P. VANHOUTEGHEM ont été publiées, du moins en partie, avec les conclusions, *l. c.* Comment, en vue de tout cela, décider objectivement laquelle des deux opinions doit être suivie ? Si l'on lit que le Lidǒkɔ des Bwela a 65 % des mots semblables au Lingɔmbɛ, le Lidǒkɔ des Babale 75 % et celui des Mimbo plus divergent : 58 % ; tandis que celui d'entre trois dialectes Mbuja examinés qui se rapproche le plus du Lingɔmbɛ n'en a que 58 % (Yampata), que doit-on conclure ? Faut-il donner tort à cet auteur, pour suivre l'opinion opposée ? On y est peu enclin après l'examen des chiffres et de la carte sur la région de Ngiri, dont il a été question dans le paragraphe traitant de la classification (p. 10).

(1) Cf., p. ex., A. VANHOUTEGHEM (*Aequatoria*, X, 1947, p. 41).

Nous exprimons donc le vœu que cette question soit réexaminée sur la base d'une documentation plus ample et que celle-ci soit publiée avec les conclusions.

De grands progrès sont encore à signaler pour le groupe *Baboa-Bobati*, auquel le P. VAN BULCK rattache le parler des « Apakabete », variante du *Libenge*, mais dont il retranche les *Babali* (leur groupe Balika n. 362 est maintenant appelé Balikó).

B. SECTION DE L'OUEST : RIVERAINS.

Sur cette section la mission d'études à la frontière Bantous-Soudanais a réuni beaucoup de documents, mais la région enchevêtrée de la *Ngiri* n'a pas été explorée. Ce qui n'est pas grave puisque le P. L. DE BOECK s'en est occupé intensivement. Les résultats de ses recherches nous donneront la classification des parlers de cette contrée.

Le P. VAN BULCK relève encore une observation, déjà bien connue depuis longtemps par ceux qui se trouvent sur place, mais qu'il est utile de voir répétée encore une fois, puisque trop d'intérêts s'opposent à son acceptation :

« Nulle part la mission de 1949-51 n'a pu constater auprès des autochtones l'existence d'un parler lingala comme tel. Divers parlers s'en rapprochent et en montrent les éléments constitutants, mais aucun ne les présente dans leur ensemble ».

Il est regrettable que la mission n'a pu étudier aussi les autres dialectes riverains vers l'aval du fleuve, Bobangi compris. Car elle aurait trouvé là encore plus clairement les éléments constitutants du Lingála, comme nous l'avons souligné plus d'une fois à la suite de WHITEHEAD, et comme il faudra continuer de le répéter jusqu'à ce que la vérité soit reconnue.

De tous ces parlers, celui qui, jusqu'à présent, est le mieux représenté dans la littérature est le *Lokelé*,

grâce aux travaux de la B. M. S. de Yakusu. Il possède beaucoup de caractéristiques qui le rapprochent du groupe Môngo. Bien que placé par le P. VAN BULCK dans un groupe qui est donné comme nettement distinct de celui de la Cuvette, le Lokelé (ainsi que le Bloc occidental des dialectes riverains pour autant que la comparaison est actuellement possible) montre plus d'affinités avec le groupe Môngo que telles autres langues rangées avec lui dans la Section de la Cuvette, telles le Bukete et le Bubinji du Kasai.

Il est dit du Lokelé que « son influence a déteint fortement sur les autres langues, et spécialement sur les Fuma et « BaMbólé ». Il s'agit de bien comprendre ; car la situation n'est pas identique pour chacune de ces langues. En effet, selon les données empruntées au Rév. J. F. CARRINGTON, les Bafoma parlent un simple dialecte du Lokelé, tandis que le Lombólé en diffère nettement.

A l'endroit où les R. L. situent les Mboso (maintenant écrit Mbóso), dont les Yalikoka sont une fraction, les renseignements du Rév. CARRINGTON ne mentionnent que le parler Lokelé-Foma. Le n° 470 du *Manuel* concerne un autre groupement riverain : Molielie, tandis que la nouvelle brochure donne le n° 470 comme se rapportant à la section Yalikoka des Mbóso. Le n° 471 est appliqué dans le *Manuel* aux Bohulo des Molielie, mais dans la nouvelle brochure, il s'applique aux Bafoma. Dans le *Manuel*, les Yamanongeri portent le n° 473 et les Yaolema le n° 491 ; dans la liste de la nouvelle étude, ces deux groupes sont donnés sous le n° 491. Tout cela nous paraît fort peu clair !

Voici les renseignements que le Rév. J. F. CARRINGTON vient de me communiquer sur cette région :

« Les Bafoma habitent au sud du Fleuve et s'étendent à l'intérieur jusqu'aux Bambólé. Mboso (pas Mbóso) est un sobriquet leur donné

par les Riverains et signifiant simplement « peau ». Yalikoka est le nom d'une « chefferie » de ce groupe, qui comprend encore les Yalihila et Yalikanja. Ils parlent une langue qui, à part quelques petites différences de vocabulaire, est essentiellement la même que celle parlée par les Lokelé. Ce qui est encore vrai pour leur langage du gong ».

Et il ajoute :

« Le groupe appelé Lokelé par les Arabisés (?) est hétérogène : une section (Yaboni) est d'origine Olombo, tandis qu'une autre comprenant les Yuwani et les Yaokanja provient des Bafoma, ce qui pourrait expliquer leur parler commun ».

Un autre point important a été élucidé dans cette région : la langue des *Bombesa* (l'Umbesa) se rattache au groupe de l'Aruwimi, et spécialement aux parlers Basokó et Bapótó. Cette conclusion peut-elle être reçue comme définitive ? Dans l'affirmative, nous devons sans aucun doute revoir notre position vis-à-vis de ces deux dialectes riverains que, sur la foi des rares documents dont nous disposions, nous avions rapprochés du Lomóngo, et cela spécialement pour ce qui regarde le dialecte des *Bapótó*.

Mais nous devons faire observer à ce sujet que ce dernier dialecte semble avoir subi d'assez fortes influences des parlers Ngombe voisins. Nous ignorons si cela a été confirmé par la mission d'études ; sinon la classification devrait être corrigée, si la théorie des substrats est maintenue. Il en serait de même, *a fortiori*, selon les quelques renseignements que nous avons puisés dans un rapport des AIMO établi par M. l'A. T. DENIS, pour le village de Mongo de l'autre côté de Lisala.

Les parlers d'autres villages Bapótó des environs de Lisala sont signalés dans la nouvelle brochure : Bumwaangi d'Umangi (régulièrement : Bomangi), Likele (sans doute : Likéle du village Bokéle), Impesa (sans doute : Impesa, du village Empesa). Les phrases que nous possédons dans ce dernier dialecte nous le font

plutôt rattacher au Lidžko, comme aussi un dialecte noté à l'île Ukaturaka (Bokatolaka).

Nous avons déjà parlé de la question des Džko. Si nous y revenons ici, c'est que le P. VAN BULCK classe dans le bloc Džko divers parlers riverains : d'abord le groupe *Motémbo*, ce qui est normal après ce que nous venons de dire au sujet de l'île Ukaturaka ; ensuite un groupe de dialectes de la *Ngiri* : Bamwê-Libóbi-Mönyá-Jándó-Bojaba-Kutu-Ebuku, etc. Nous ignorons sur quoi l'auteur base sa classification qui lui est suggérée par une documentation réunie en 1950-51. Nous aurions préféré qu'il eût suivi le P. DE BOECK qui, dans une note consacrée à cette région dans le *Bull. des Séances de l'I. R. C. B.*, 1948, 4, expose que tous ces parlers (à l'exception évidemment des Ngombe) appartiennent à un même groupe linguistique, malgré les grandes différences existant entre eux. Tous ces parlers auraient alors été groupés ensemble avec les Tanda, Lobala, Manganji, Bomboli, Libinja, Balobo, au lieu d'être classés, comme dans cette nouvelle étude, en deux blocs et quatre groupes. Que le groupe de la Saw ait été maintenu à part, est normal, puisqu'il occupe une position spéciale ; mais est-ce pour le séparer des autres parlers de la Ngiri ? Et s'il vaut la peine de le séparer, pourquoi ne pas l'avoir mis avec les Džko avec lesquels il a en commun les « prépréfixes » ?

Ces parlers riverains sont nommés par le P. L. DE BOECK dans la communication citée « parlers Bangála ». Ce terme nous paraît mieux s'appliquer aux dialectes riverains du Grand Fleuve, avec lesquels le Lingála (*lingua franca*) montre bien plus d'affinité qu'avec les dialectes de la Ngiri.

Quant à leur classification, nous estimons que ces dialectes riverains du Grand Fleuve non seulement constituent un groupe distinct de celui de la Ngiri, mais sont à considérer comme formant un seul groupe, dans lequel

nous voudrions ranger non seulement ce que le P. VAN BULCK appelle le groupe de Nouvelle-Anvers (Mabembe, Mabale, Iboko, Bolóki, Ndobó, etc., mais en excluant les Bolóki de Coq, à classer avec les Móngo, et les Balobó, à classer avec les parlers de la Ngiri), mais encore le Loleku (du groupe de Riverains de la Cuvette), le Bobangi du Bas-Ubangi et du Fleuve (groupe de l'Ubangi), le Longelé d'Irebu, et autres petites variantes. Tous ces parlers se distinguent de ceux de la Ngiri par l'absence de conjugaison négative, par un nombre bien plus élevé de mots communs avec le Lomóngo, dont ils se rapprochent encore par leur système phonétique peu divergent, par leur système tonétique identique, par de nombreux points de la grammaire.

Quant aux riverains de la Cuvette proprement dite, leurs parlers sont de vrais parlers Móngo, généralement différents de ceux de leurs voisins terriens et se rapprochant du groupe des Mbóle-Bakutu, mais présentant une sorte d'adaptation à un parler terrien voisin ou éloigné; chez d'aucuns, ce parler a nettement pris le dessus, chez d'autres au contraire, son influence est moins puissante. Il faut excepter les Nkóle de la Ruki-Momboyo, dont le parler est encore très clairement du lonkóle de la Lokoló (le n° 313 des *R. L.*, partie de notre 9cc), bien qu'il soit en voie d'être évincé rapidement par un nouveau dialecte Lolíngá des Riverains des environs de Bokúma.

Notons encore que le Lolóki de l'embouchure du Ruki est un de ces parlers Móngo, différent du dialecte des Bolóki du Fleuve, et qui montre des affinités avec le Losakanyi.

Quant au Loleku, nous avons vu que le Loleku du fleuve appartient au groupe des dialectes Riverains du fleuve (n° 370 des *R. L.*, notre n° 7a). C'est dans ce Loleku qu'ont été composés les rares écrits que nous avons signalés dans notre *Bibliographie* (Congo, 1937, II).

Mais d'autres Eleku parlent différemment. Ceux de la « Busira » décrits par le P. POPPE (*Aequatoria*, III, 1940) parlent un dialecte Nkundó où seulement quelques vestiges témoignent d'une parenté avec les Eleku du fleuve.

Les Eleku de la Lulonga parlent un mélange caractéristique de Loleku du fleuve et de Lomóngo. Mais on peut noter que d'autres riverains de cette région ne sont pas Eleku et parlent lonkundó pur, tel que le village Bombwanja de Mampoko.

Il y a encore quelques petits groupements d'Eleku ailleurs : parmi les Boyela de la haute Tshuapa, ils parlent le Loyela ; il semble en être de même de ceux de la haute Salonga.

Conclusions.

Nous avons examiné la nouvelle contribution à la connaissance de la situation linguistique du Congo. Nous nous y sommes attardé afin de défendre certaines de nos positions contre lesquels s'élève le P. VAN BULCK et parce que nous avons cru utile d'en profiter pour rectifier quelques erreurs, combler encore quelques lacunes, éclaircir certains points de vues, et ainsi contribuer à la solution d'un des problèmes les plus compliqués qui se posent dans la Colonie.

Avant de terminer, nous voudrions encore attirer l'attention sur deux questions de principe sur lesquels le P. VAN BULCK a également insisté :

1. La carte doit-elle être historique, ou doit-elle présenter la situation présente ? Les deux sont possibles, et devraient exister, sans aucun doute, mais quelle est la carte qui devrait figurer dans l'*Atlas général* ? Et si la carte doit être diachronique, donnant la situation en évolution, est-il possible de la présenter d'une façon

adéquate à l'échelle admise pour l'*Atlas* ? (Le mot « adéquat », étant pris non comme synonyme d'exact, mais comme englobant l'idée de clarté suffisante, de présentation compréhensible).

Il reste bien entendu que dans la présentation de la situation actuelle, nous excluons, tout comme le P. VAN BULCK, les langues de traite, intertribales, communes, etc., pour nous en tenir aux parlers employés effectivement par les populations dans leurs relations internes quotidiennes. Mais il va de soi que n'est pas compris comme langue commune, etc., un parler qui est en train de conquérir un village frontalier, dont les habitants sont donc en voie de délaisser leur dialecte pour lui substituer celui du village voisin.

2. Comment traiter les aires trop petites pour figurer sur une carte à pareille échelle ? S'il s'agissait seulement de deux ou trois petites enclaves pour toute la colonie, on pourrait en donner des agrandissements dans des cartouches. Mais leur nombre et leur dissémination ne permettent pas de recourir à cette solution. Exagérer leur superficie en empiétant sur le domaine du voisin est faire violence à la réalité. Cela devient encore plus difficile quand on veut donner tous les dialectes. Comment, p. ex., indiquer une enclave de 25 km² sur une carte au 1 : 5.000.000 ? Et l'enclave Eleku près de Coq a à peine 1 km²... Et les Bolóki de la même région ne s'étendent que sur une bande longue d'une dizaine de km au maximum et large d'un à deux km... (Heureusement on peut parfois user de stratagèmes, comme de faire déborder le territoire sur une région inhabitée voisine).

Notre préférence va à la simplicité de la carte, par omission des territoires trop petits, quitte à faire plusieurs cartes de détail pour les diverses régions.

Les divergences constatées montrent, une fois de plus, qu'*au point de vue linguistique, le Congo est encore très imparfaitement connu*. De graves lacunes continuent d'exister. Sans doute, les dernières années ont vu des progrès très réels, qui ont été rendus possibles par l'intervention de l'I. R. S. A. C., par l'institution de la Commission de Linguistique africaine par le ministre des Colonies DEQUAE, par la création de la section de Linguistique au Musée de Tervuren, renforçant heureusement l'activité de l'Institut Colonial déjà plus ancien. Mais l'intervention de ces organismes nouveaux n'a pas encore pu rattraper le retard des décades passées.

Il est vrai que de nombreuses études linguistiques avaient déjà vu le jour et que le Congo ne fait nullement une piètre figure parmi les colonies africaines. N'empêche que la linguistique est restée fort en retard sur les autres sciences.

A cette situation on peut trouver plusieurs causes. Il y a, pensons-nous, surtout le fait que, à part une exception rarissime, mais d'autant plus louable, cette science n'a jusqu'ici été cultivée dans la Colonie, que par les missionnaires. Parmi ceux-ci, les Protestants, étant en très grande majorité étrangers, ont publié leurs études surtout en anglais, ce qui en a restreint l'usage. Ensuite l'emploi des langues « de traite » a diminué la nécessité d'apprendre la langue autochtone. Ce facteur rend surtout compte des lacunes existant dans la connaissance de certaines régions.

Au fond, la raison du retard de la linguistique sur les autres sciences nous paraît se trouver dans son manque d'utilité immédiate pour la tranquillité publique ou l'économie. Les fonctionnaires en contact direct avec les populations indigènes se sont appliqués à réunir une importante documentation ethnographique ; mais on ne voit rien de pareil pour la linguistique.

Beaucoup d'entre eux ont fait preuve d'un grand in-

térêt et de beaucoup de sympathie à l'égard du droit, des usages, de l'histoire, etc., des tribus congolaises, mais nullement à l'égard de leurs langues, pour lesquelles même plus d'un a manifesté d'un franc mépris, attitude qui n'appartient pas au passé.

Même nos universités n'ont commencé à s'intéresser à cette branche que récemment, alors que la linguistique africaine était cultivée dans des pays dépourvus de colonies dans ce continent.

Heureusement, un revirement s'est produit, mais il est grand temps et il faut faire diligence si l'on veut rattraper le temps perdu, pendant que passent les occasions et que les phénomènes se modifient rapidement.

Après tout cela, on ne s'étonne plus des graves lacunes existant dans notre connaissance des langues congolaises et des discussions entre spécialistes, qui ne peuvent tout savoir par eux et ne peuvent compter que sur quelques coloniaux désintéressés pour leur fournir les renseignements requis.

* * *

« Les deux cartes linguistiques du Congo Belge » constituent un nouveau progrès considérable dans notre connaissance de la situation linguistique de la colonie, grâce surtout à la mission d'études sur la frontière bantou-soudanais.

Nous avons exposé les points qui demeurent douteux, et d'autres où nous devons franchement manifester notre désaccord. Si nous y avons insisté d'une façon spéciale, c'est qu'il s'agit de travaux préparatoires à l'établissement de la carte linguistique pour l'*Atlas Général* de l'Institut Royal Colonial Belge. Nous souhaitons donc qu'avant l'élaboration définitive de cette carte, destinée au grand public, les points douteux et discutés disparaissent par de nouvelles enquêtes. Des informations

de chercheurs sur place peuvent déjà faire beaucoup. Mais la meilleure solution restera l'envoi de missions d'études aux régions les plus sujettes à discussion. Pareilles missions non seulement pourront résoudre avec autorité les problèmes signalés, mais surtout pourront étayer leurs conclusions sur une documentation linguistique appropriée, qu'il est par ailleurs urgent de recueillir avant que les faits ne se perdent irrémédiablement dans la confusion culturelle présente.

Requis adoptés	4
Exclaves	7
Classification	9
Classification géographique et groupes généraux	12
Non-occlusifs	16
Langues non bantoues	17
Langues bantoues	18
Groupe occidental	18
Section de la côte occidentale	19
Section centrale Nord	19
A. Katanga	20
B. Kasai	20
Section centrale Ouest	27
Province orientale	28
Groupe du centre	30
Section du Kasai et de la Haute Lékouba	30
Groupe du Nord et Nord-Ouest	41
A. Section du Nord	42
B. Section de l'Ouest : Rivières	46
Conclusions	49

INDEX

Considérations générales	3
Position adoptée	4
Enclaves	7
Classification	9
Classification géographique et groupes génétiques	12
Nomenclature	16
Langues non bantoues	17
Langues bantoues	18
Groupe occidental	18
Section de la côte occidentale	19
Section centrale Nord	19
A. Katanga	20
B. Kasai	26
Section centrale Ouest	27
Province orientale	28
Groupe du centre	30
Section du Kasai et de la Haute-Lukenye	39
Groupe du Nord et Nord-Ouest	41
A. Section du Nord	42
B. Section de l'Ouest : Riverains	44
Conclusions	49